



1967

Catherine Lacoste devient la première femme amateur à remporter l'US Open. Cinquante ans plus tard, elle demeure la seule à avoir accompli cet exploit.

ALORS ELLE S'EST AFFRANCHIE

Il y a cinquante ans, Catherine Lacoste devenait la première et unique golfeuse amateur, la première étrangère et la plus jeune à remporter l'US Open féminin.

DOMINIQUE BONNOT (correspondance spéciale)

Comme toutes les belles victoires, celle remportée par Catherine Lacoste, ce 2 juillet 1967, à seulement vingt-deux ans, sur le parcours de Hot Spring (Virginie), ne doit rien au hasard. Sauf à qualifier de « hasard », le fascinant ballet de plusieurs planètes s'alignant avec grâce sur une toile de fond bleu horizon. Si la cadette des quatre enfants de René Lacoste, l'un des Mousquetaires du tennis des années 1920, et de Simone Thion de la Chaume, son alter ego dans le golf féminin, a eu de la chance, c'est plus d'avoir compris au bon moment que son bonheur passerait par l'écriture de sa propre légende.

Ne pas se contenter d'être seulement « la fille de » fut, au sortir de l'enfance, le principal leitmotiv de Catherine. Un mantra aussi puissant que le ta-

lent discrètement affiché par ses parents, aussi vrômbissant qu'un moteur d'Hispano-Suiza dont Jean-Jules Lacoste, son grand-père paternel, fut le président, aussi impérieux que le désir de son grand-père maternel, René Thion de la Chaume, de créer un golf à nul autre pareil : celui de Chantaco, autour de quelques fermes isolées des faubourgs de Saint-Jean-de-Luz, face à la Rhune, au Pays basque. Dès le lendemain de son triomphe américain, elle montra qu'elle en mesurait l'ampleur en déclarant : « Je peux mourir maintenant, car on se souviendra de moi comme Catherine Lacoste. »

Cinquante ans et une vie bien remplie plus tard, cette mère de quatre enfants, plusieurs fois grand-mère, semble avoir largement capitalisé sur la paix intérieure née de ce titre. Assise à l'ombre de l'un de ces pins à pignons plantés par René Lacoste lui-

même, à deux pas du club-house du golf de Chantaco, véritable musée vivant à la gloire d'une époque émérite et conviviale, Catherine Lacoste réitère sa pensée. « J'étais la fille de mes parents. À partir de cette victoire, ils sont devenus les "parents de Catherine Lacoste". » Aux yeux du monde qui la découvrirait et principalement des Américains entichés de cette « Mademoiselle de Paris » – « ce que la France possède de plus précieux avec Brigitte Bardot », écrit l'un d'eux – à l'image de leurs aînés, tombés sous le charme du papa lorsqu'il avait terrassé, quarante ans plus tôt, l'immense Big Bill Tilden en finale de l'US Open... de tennis, en 1927.

Mais laissons les Mousquetaires à leur légende, c'est l'audace de la « Fille de l'alligator » qu'on célèbre ici ! Un caractère « bien trempé », jamais la dernière à se mesurer aux garçons. « Je jouais au ten- ▶



1964

Catherine Lacoste, ici au premier plan, obtient le titre de championne du monde par équipes à Saint-Germain-en-Laye.



1967

Catherine est la cadette des quatre enfants de René Lacoste, l'un des Mousquetaires du tennis des années 1920, et de Simone Thion de la Chaume, son alter ego dans le golf féminin.



1967

Catherine Lacoste a remporté l'US Open avec un petit coup d'avance sur l'Américaine Louise Suggs.



1969

La Française a remporté les Internationaux américain et britannique individuels chez les amateurs la même année.



2013

Catherine Lacoste est présidente d'honneur du fonds de dotation Porosus (une espèce de crocodile de mer) pour aider à l'émergence de jeunes talents dans les domaines sportif et artistique.

nis, au golf, au volley, au basket, au rugby, mais aucun de mes parents ne m'a jamais poussée vers son sport. » Chez les Lacoste, les sports de plein air sont d'abord, avec l'anglais et les maths (Catherine a fait math élém au lycée Janson-de-Sailly à Paris), l'un des piliers d'une bonne éducation. Ils se pratiquaient essentiellement en vacances. L'été, Noël et Pâques étaient pour la fratrie (trois garçons, une fille) et, plus tard, pour des générations de cousins-cousines, l'occasion de s'éparpiller un peu partout dans les étages de la célèbre « Lacostenia », sur les hauteurs du golf. D'y jouer à la balle au mur, de plonger dans la piscine et de découvrir les miracles de la nature.

À Paris, il y avait une table de ping-pong dans l'entrée de l'appartement, et le soir, on ne regardait pas la télé. On lisait, on faisait des travaux manuels. « J'ai fait des quantités de broderies, confie Catherine Lacoste. Maman tricotait beaucoup... » Elle deviendra pour sa fille la meilleure des accompagnatrices. Jamais un mot sur le jeu, beaucoup de rigueur, mais toujours le ton juste, la bonne distance.

Curieusement, madame Lacoste n'a pas inoculé le virus du golf à sa fille. « C'est papa, dévoile celle-ci. Il était 6 de handicap et s'était penché sur la technique et le matériel de golf avec le même souci de perfection qui l'avait guidé pour le tennis. J'ai longtemps cru qu'il était aussi le meilleur joueur de golf du monde ! J'avais huit ans, c'était à Chantaco lors d'une compétition parents-enfants. Nous étions au 18 et pour que l'on gagne, papa devait coler son approche au mat à trente mètres du green. Et il l'a fait ! » Sourire de fillette qui balaye les années...

Huit ans, c'est le temps des premières leçons, mais si René Lacoste est assez calé pour fabriquer à sa cadette un bois qui sublimerait son drive puissant, il se gardera d'endosser le rôle d'entraîneur. Il a bien noté que, lorsque sa fille l'aperçoit, ça la rend « plutôt nerveuse ». Catherine l'admet. « C'est vrai, et c'est étonnant car il y avait un grand amour entre nous tous. Les avoir sentis tous les deux aussi attentifs a été pour moi quelque chose de merveilleux. » À condition de s'en affranchir un peu.

Ainsi Catherine a-t-elle appris le golf avec l'un des meilleurs enseignants de toute l'histoire du Pays basque, Raymond Garaialde, le père de Jean Garaialde, une légende vivante du golf encore adulée de tous. Raymond savait mêler subtilement son savoir-faire aux remarques pertinentes de monsieur Lacoste. Mais sans hâter les choses. Un petit jeu bien maîtrisé d'abord, puis le long jeu. Pas de cadences infernales, juste l'art d'utiliser à fond toutes ses ressources physiques et intellectuelles. « À treize ans, je n'étais que 24 de handicap », se souvient Catherine. Rien d'exceptionnel. « Je n'ai commencé à jouer à la Boulie (à Versailles) qu'à partir de seize ou dix-sept ans. Vous voyez, ce n'est pas la peine de pousser les enfants, puisque ça ne m'a pas empêchée de devenir la plus jeune vainqueur de l'US Open à vingt-deux ans ! »

Jeune, mais dotée d'une expérience de haut niveau sans laquelle elle aurait probablement sombré le jour J à l'heure de conclure, quand même le ciel semblait vouloir la faire lâcher prise. Car si elle s'impose à la surprise générale en 1967, Catherine Lacoste n'était pas ce qu'on appelle aux États-Unis une « rookie ». Deux ans plus tôt, elle avait embarqué sur le paquebot France pour rallier Atlantic City avec ses parents. Elle terminera au quatorzième rang de son premier US Open au cours duquel elle put prendre ses marques et même « sa » marque, Wilson en l'occurrence et ses fers redoutables. En 1964, dotée d'un swing très compact, la « petite » Catherine qui commençait à marcher dans les traces de sa mère et de la grande Lally Segard, sa capitaine, avait déjà remporté le Championnat du

monde par équipes. L'occasion, pour elle, de rendre hommage à son atypique cadet, un ancien joueur de rugby du Saint-Jean-de-Luz Olympique, Kiki Larretche, garagiste-mécanicien, devenu l'inséparable « compagnon » de l'inventeur René Lacoste et le cadet master de Chantaco. « J'avais huit ans quand papa lui a demandé de faire mon cadet pour me montrer ce qu'il fallait faire, évoque Catherine. Très bon joueur, doté d'une rigueur comparable à celle de mon père dans le travail de précision, Kiki n'était pas technicien, mais il m'apprenait comment jouer des coups différents : des approches-puit, des coups derrière les arbres... Quand nous gagnons le Championnat du monde, il était présent : je lui avais demandé de m'accompagner sur le parcours, à Saint-Germain-en-Laye. Pour lui, comme pour moi, ce fut un très grand moment... »

La conquête de l'US Open, elle la fera néanmoins seule. Vêtue d'une chemisette sans manche et d'un bermuda Lacoste, ce petit bout de femme tonique et musclée débute l'épreuve avec la décontraction d'une outsider bousculant la hiérarchie avec panache... Au point d'attaquer le quatrième et dernier trou avec cinq coups d'avance sur ses rivales professionnelles ! Terrasserait-elle, comme sa maman l'avait fait au British 1927, quarante ans plus tôt, la horde de championnes locales qui la poursuivraient jusqu'au dernier trou ? On le crut jusqu'à ce que son avance fonde sous les trombes d'eau qui s'abattaient sur le parcours depuis la veille au soir.

Au sortir d'un trou n° 16 terriblement éprouvant, talonnée par la redoutable vétérane Louise Suggs, elle n'avait plus qu'un coup d'avance ! Elle le conserva au 17 et, au 18, rentra un dernier putt parfaitement dosé, avant de s'effondrer sur le green, rompue d'émotion. « C'étaient les nerfs, imaginez un ressort ou un élastique tendu à bloc qui se rompra d'un coup sec. »

Ne restait plus qu'à téléphoner à ses parents. « Papa m'avait dit, avant de partir, qu'il pensait que je pouvais gagner. Il était sans doute le seul à y croire. C'était précisément le jour de ses soixante-trois ans. J'ai d'abord eu maman, je lui ai annoncé la nouvelle, elle est bien restée quinze à trente secondes sans parler ! Ce n'était pourtant pas son style ! Au bout du fil, rien... Une grosse émotion, je pense. Elle savait ce que c'était. Heureusement, elle était présente quand j'ai gagné le British Ladies, deux ans plus tard. Un autre grand moment de ma vie... Ensuite, j'ai eu papa : "Papa, bon anniversaire, j'ai gagné l'US Open !" Il était très heureux. Fantastique coïncidence. Lui aussi, il savait... » **E**

Championne du baby-boom

Catherine Lacoste fait partie d'une génération de championnes tricolores dont les exploits ont contribué à l'émancipation de la femme en France au cours de la décennie 1960-1970. Car si elle s'est ingéniée à se faire un prénom, l'héritière Lacoste a marqué le golf mondial, comme Françoise Durr le tennis, Colette Besson l'athlétisme, Kiki Caron la natation, les sœurs Goitschel (Christine et Marielle) et Annie Famose le ski alpin. « J'ai conscience d'avoir participé à cette émergence, confie Catherine Lacoste, qui communique via Facebook avec Annie Famose et Marielle Goitschel. « Les championnes étaient si rares à l'époque ! Pour moi, ce phénomène de groupe est un effet du baby-boom. Nous avons toutes eu la chance d'être reconnues par le général de Gaulle. Il a sans doute réalisé à l'époque qu'il était né, en France, un mouvement de femmes ayant une vraie envie de se démarquer. » **D. B.**

Au lendemain de son triomphe américain, elle montre qu'elle en mesure l'ampleur en déclarant : « Je peux mourir maintenant, car on se souviendra de moi comme Catherine Lacoste »